Esclavages & Post-esclavages

Slaveries & Post-Slaveries

2 | 2020

Pratiquer l'histoire par les arts contemporains

Marcel DORIGNY, *Arts & lettres contre l'esclavage*

Elvan Zabunyan

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/slaveries/1446>

DOI : 10.4000/slaveries.1446

ISSN : 2540-6647

Éditeur

CIRESC

Référence électronique

Elvan Zabunyan, « Marcel DORIGNY, *Arts & lettres contre l'esclavage* », *Esclavages & Post-esclavages* [En ligne], 2 | 2020, mis en ligne le 19 mai 2020, consulté le 28 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/slaveries/1446> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/slaveries.1446>

Ce document a été généré automatiquement le 29 septembre 2020.

Les contenus de la revue *Esclavages & Post-esclavages* / *Slaveries & Post-Slaveries* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Marcel DORIGNY, *Arts & lettres contre l'esclavage*

Elvan Zabunyan

RÉFÉRENCE

Marcel DORIGNY, *Arts & lettres contre l'esclavage*, Paris, Éditions Cercle d'Art, 2018, ISBN : 978-2-7022-1060-4, 29 €.

- 1 C'est avec des vers d'Aimé Césaire que Maryse Condé conclut sa préface d'*Arts & Lettres contre l'esclavage* (p. 9). Elle précise que le *Cahier d'un retour au pays natal* (1956) est pour Marcel Dorigny le « plus beau texte publié contre l'esclavage » (p. 9). En parlant de la « négraille », évoquant les Africain·e·s captif·ve·s sur le bateau négrier, Césaire écrit : « debout dans la cale / debout dans les cabines / debout sur le pont / debout dans le vent / debout sous le soleil / debout dans le sang / debout et libre¹ ». Ce passage cité par Maryse Condé se poursuit chez Césaire par les vers suivants « [...] debout et non point pauvre folle dans sa liberté et son dénuement maritimes girant en la dérive parfaite et la voici : / plus inattendument debout / dans les cordages / debout à la barre / debout à la boussole / debout à la carte / debout sous les étoiles / debout et libre² ». « Debout et libre », l'expression choisie par Césaire révèle des siècles de déshumanisation qui n'ont pas conduit à l'asservissement des esprits. Grâce à la création artistique et à l'engagement politique, les hommes et les femmes prisonnier·e·s des esclavagistes ont gardé leur dignité. La notion de liberté est certainement l'un des principaux vecteurs des pratiques artistiques, littéraires, musicales qui interrogent l'esclavage et son histoire. Chantée, clamée, écrite, dite, peinte, photographiée, filmée, sculptée, la liberté (tout comme son absence) modèle les œuvres, les motive, les insère dans une chronologie sans cesse revisitée. C'est cette chronologie, qui commence au XVIII^e siècle et qui court jusqu'à nos jours, que Marcel Dorigny choisit de considérer pour réunir dans son livre de nombreux exemples empruntés aux *arts* et aux *lettres* : ces exemples viennent illustrer, chacun à leur

manière, les trois parties qui permettent l'organisation du livre selon des thématiques, elles-mêmes classées en sous-parties. Le premier « temps », intitulé « Informer et lutter », rassemble des extraits de textes, de lettres et des reproductions dont les sujets sont le « navire négrier », le « corps de l'esclave », les « chasseurs d'esclaves ». Le second, « Représentations politiques, sociales et philosophiques », comporte des sections sur « Héros, héroïsation », sur « Militer et philosopher » et sur « Peindre la révolte ». Enfin, un troisième « temps », « Illustrer la mémoire » se concentre sur « L'esclave libéré » et « Mémoire militante ». Toutes les pages de l'ouvrage ne sont pas numérotées mais un nombre est attribué à chacune des 194 extraits et illustrations. L'ouvrage se compose de deux éléments : d'un livre principal où défilent extraits et illustrations, et d'un livret contenant tous les commentaires qui, quant à lui, est inséré au dos de la première de couverture. Dans ce livret, sont proposés par l'auteur de brefs commentaires des œuvres qui renvoient à la numérotation du livre principal. Dans sa forme, et dans le parti pris graphique, *Arts & lettres contre l'esclavage* est un ouvrage difficile à appréhender car il faut l'apprivoiser pour s'habituer à la lecture hachée qu'il implique. Cela est étrange qu'une maison d'édition spécialisée dans les beaux-arts et les « beaux livres » ait opté pour une esthétique de la taxinomie qui crée visuellement des ruptures et qui instrumentalise les objets, là où l'on aurait attendu une option qui rassemble les œuvres pour les connecter. Autant le titre, clair et direct, donne le ton et accompagne le propos et le projet indispensables d'un des grands historiens français de l'esclavage, autant la manipulation de l'ouvrage est ardue. L'importance de ces reproductions d'œuvres et d'archives réunies dans un recueil de plus de 200 pages semble se perdre dans une organisation gouvernée par les nombres qui ponctuent les sections, les textes et les illustrations.

- 2 La remarque ne se veut pas désobligeante mais plutôt interrogative. L'importance du sujet et sa rareté dans le domaine artistique et le champ éditorial français auraient dû conduire à un traitement plus limpide des riches données collectées.
- 3 Dans son introduction, Marcel Dorigny souligne que son livre est plutôt une « histoire par l'art » qu'une « histoire de l'art » et qu'elle « met très clairement en évidence le fait que les créateurs ont été des acteurs à part entière des combats contre l'esclavage colonial, la traite négrière et leurs séquelles » (p. 12). On n'insistera pas ici sur la différence de point de vue qu'impose une histoire qui prendrait appui sur l'art pour faire le récit des abolitions et des luttes qui les ont conduites. On pourrait observer qu'il existe finalement peu de différence entre les prépositions « de » et « par » quand on les accole à « histoire » et « art », surtout quand il s'agit de considérer l'histoire et la mémoire de l'esclavage. « De » convoque un point de départ, quand « par » évoque un espace, un passage. On aurait ainsi une origine et un parcours. Les deux étant indispensables pour comprendre le cheminement des artistes dans cette histoire. On trouve dans l'ouvrage une citation d'Aimé Césaire qui peut servir de fil conducteur à la pensée de Marcel Dorigny. L'extrait retenu du *Cahier d'un retour au pays natal* se situe dans la partie « Mémoire militante » et rend précisément hommage aux artistes : « Et nous... Artistes, créateurs d'émotions, inventeurs d'identités et de traditions... Nous transmetteurs sensibles, reconnaissons en ces cases des chronomètres culturels. Nous reconnaissons que ces "cases-horloges" mesurent avec saisissement le chemin parcouru vers notre humanité recomposée » (n° 156). Accompagne l'extrait de Césaire, une citation de Patrick Chamoiseau choisie dans *Cases en pays mêlés* (2000) (n° 155) et des fresques de l'artiste contemporain ANO peintes sur des « cases nègres » (n°s

157-158). Ces fresques, datant de 2013, figurent sur plusieurs petites bâtisses le même corps nu d'un homme sans tête, représenté de trois quarts, enchaîné à la taille et au niveau du torse. Dans son commentaire de cette œuvre, Marcel Dorigny rappelle la fonction de la « case à nègres » sur la plantation. Dans le domaine de l'art et de la littérature, l'imaginaire qui se dégage de cet habitat précaire est lié à une symbolique de la communauté, du récit, de la mémoire. On peut interpréter le « militantisme » évoqué dans le titre de cette partie en lien aux formes artistiques qui figurent des espaces mémoriels (la case) tout autant que le corps enchaîné qui cherche à se libérer. La chaîne est d'ailleurs l'objet qui, depuis les premières représentations de cette période esclavagiste, sert de maillon à l'histoire qu'elle raconte.

- 4 Au sens propre comme au sens figuré, « briser ses chaînes » est le leitmotiv de nombreuses productions artistiques. On les retrouve tout au long d'*Arts & lettres contre l'esclavage*. Les gravures, peintures et sculptures où l'esclave entravé cherche à se défaire de ses liens soulignent la récurrence de certains thèmes énoncés depuis des siècles. Plusieurs parties et sous-parties de l'ouvrage, du « Corps de l'esclave » jusqu'à la « Mémoire militante » en passant par « L'esclave libéré » rappellent, grâce aux nombreuses reproductions (on en compte au moins une quinzaine), que l'émancipation et la prison sont des allégories siamoises. Souvent, ces reproductions énoncent la force et le joug. Dans le même temps, la chaîne, les anneaux et leur esthétique croisée donnent naissance à des propositions artistiques souvent similaires malgré les périodes distinctes qu'elles recouvrent. Qu'est-ce qui relie la toile *Bois d'ébène* de Julien Sinzogan (2008) (n° 29, musée d'Angoulême) à *La vengeance* de Victor Van Hove (1863) (n° 39, musées royaux des Beaux-arts de Belgique), au *Marron inconnu* d'Antonio Mangonès (1959) (n° 136, Port-au Prince, Haïti), au *Forever Free* d'Edmonia Lewis (1867) (n° 143, Howard University Gallery of Art, Washington DC) à *L'abolition de l'esclavage* de Jean-Claude Mayo (1991) (n° 166, Mémorial de Saint-Nazaire) ? Chacune de ces productions montre un homme et ses chaînes ; il semble toutefois difficile de ne pas expliciter tous les contextes au sein desquels elles ont été réalisées. En effet, on remarque dans le livre un déséquilibre entre la façon dont les archives anciennes ou les œuvres des siècles précédents et les œuvres contemporaines ou actuelles sont traitées. L'histoire moderne de l'esclavage se raccorde avec plus de cohérence au propos de l'ouvrage. L'art d'aujourd'hui souffre quant à lui d'un manque d'ancrage historique et les pratiques ne sont pas suffisamment contextualisées. Si la question esthétique soulevée plus haut est d'importance, c'est que, selon les époques, les formes, surtout lorsqu'elles représentent un même sujet, naissent de situations déterminantes qu'il s'agit d'étudier. Après un rappel historique indispensable du siècle de l'abolition dans son introduction, Marcel Dorigny achève sa réflexion en regardant le présent : « Aujourd'hui, cinéma, performances, installations, musiques, danses, vidéo continuent de mettre très largement "en scène" la violence liée à la nature même de l'esclavage et aux conditions de vie de ceux qui y étaient soumis, pour informer le public et dénoncer ces pratiques en contradiction avec les "droits humains" les plus élémentaires [...] » (p. 22). L'expression « en scène » entre guillemets peut être contradictoire avec les intentions des artistes contemporain·es. S'ils·elles ont des volontés multiples de retracer l'histoire de l'esclavage avec des outils critiques réactualisés, ils·elles revendiquent un engagement politique qui ne peut nullement être apparenté à une « mise en scène » ; ou alors, ce commentaire devrait aussi être utilisé pour des œuvres plus anciennes. En effet, l'art prend son inspiration dans l'histoire et ce qui en naît devient à son tour source d'instigation pour l'historiographie de l'art. On pourrait citer par exemple le

fameux *Bateau négrier* de J. M. W. Turner (1840) (n° 15). Conservé aujourd'hui au Museum of Fine Arts (MFA) de Boston, le tableau a une longue histoire, ayant lui-même traversé l'Atlantique, rejoignant les États-Unis depuis la Grande-Bretagne. Après être passé entre les mains de plusieurs collectionneurs dans les deux pays, il a été acquis par le MFA en 1899. Ce déplacement transatlantique et le nouveau titre qui lui est désormais attribué (*Slave Ship* sans son sous-titre d'origine *Slavers Throwing Overboard the Dead and Dying, Typhoon Coming On*) contribuent à faire de la toile de Turner un symbole abolitionniste dont l'influence perdure encore. Nombreux sont les artistes contemporains ayant rendu hommage à cette peinture en étudiant avec attention sa composition et en particulier ce premier plan où les corps démembrés des esclaves qui ont été jetés à la mer sont dévorés par des poissons alors que les chaînes sont encore visibles aux chevilles.

- 5 Les exemples qui ponctuent *Arts & lettres contre l'esclavage* excluent la plupart du temps les analyses esthétiques pour s'en tenir aux faits historiques qui sont représentés. Certes, la tâche aurait été complexe, tant les sources choisies pour traiter le sujet sont vastes. Néanmoins, privilégier une succession d'œuvres numérotées ne rend pas suffisamment compte du caractère fragmenté, mais uni, qui définit souvent les formes artistiques et littéraires engagées dans la représentation de cette mémoire. Il aurait peut-être été intéressant de convoquer comme outil conceptuel la *Relation* d'Édouard Glissant et en particulier cette notion de « grappe » que reprend Patrick Chamoiseau dans *La matière de l'absence* : « Elle [la grappe] fut matrice de ces indignations qui permirent aux captifs de conjurer les émiettements individuels, de s'emparer du pont, parfois de la barre et des voiles, de massacrer les marins d'équipage ou de survivre à un naufrage... L'instinct primordial de la grappe déjoua au fil des siècles les morbidités sécuritaires des négriers³. ». « Debout et libre », l'art ouvre un immense champ des possibles et laisse à chacune la liberté de les interpréter selon sa subjectivité. L'ouvrage de Marcel Dorigny offre cette opportunité.

NOTES

1. Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence Africaine, 1956 [1^{res} éditions : 1939 et 1947 ; 1956 est l'édition définitive], p. 61-62.

2. *Ibid.*, p. 62.

3. Patrick Chamoiseau, *La matière de l'absence*, Paris, Le Seuil, 2016, p. 99.

AUTEURS

ELVAN ZABUNYAN

historienne de l'art et professeure des universités, université Rennes 2 (Laboratoire Histoire et critique des arts EA 1279), France